

Quelques notes au sujet de la religion et de Dieu, pour compléter l'étude de la *Lettre à Ménécée*

« L'être bienheureux et incorruptible n'a pas lui-même de soucis et n'en cause pas à autrui ; de sorte qu'il n'est sujet ni à la colère, ni à la bienveillance : car tout ce qui est tel est le propre d'un être faible » (*Maximes capitales*, I). De même, d'après Hippolyte (évêque de Rome aux II-IIIèmes siècles), « Epicure affirme que Dieu est éternel et immortel et qu'il ne prévoit rien, qu'il n'existe, en un mot, ni Providence (*pronoia*), ni destin (*heimarmenè*), mais que toutes choses arrivent d'elles-mêmes (*automatismôî*). Il place son lieu de séjour dans les espaces qu'il appelle intermondes (...) Il y jouit, dans un repos parfait, de la félicité suprême, étant libre de soucis et n'en causant pas à autrui. » (*Philo.*, 22, 3).

Voyez ce que dit Lucrèce (poète latin, épicurien) au sujet du sacrifice d'Iphigénie, *De rerum natura*, I, 80-101 (je cite d'après la traduction de J. Kany-Turpin, quelques fois modifiée) : « Mais ici j'éprouve une crainte : tu crois peut-être apprendre les éléments d'une doctrine impie, entrer dans la voie du crime quand au contraire la religion souvent enfanta crimes et sacrilèges. Ainsi, en Aulide, l'autel de la vierge Trivia du sang d'Iphigénie fut horriblement souillé par l'élite des Grecs, la fleur des guerriers. Dès que sa coiffure virginale fut ceinte du bandeau dont les larges tresses encadrèrent ses joues, elle aperçut devant l'autel son père affligé, les prêtres auprès de lui dissimulant leur couteau, et le peuple qui répandait des larmes à sa vue. Muette de terreur, ses genoux ploient, elle tombe. Malheureuse, que lui servait, en tel moment, d'avoir la première donné au roi le nom de père. Saisie à mains d'hommes, elle fut portée tremblante à l'autel, non pour accomplir les rites solennels et s'en retourner au chant clair de l'hyménée, mais vierge sacrée, ô sacrilège, à l'heure des noces¹ tomber, triste victime immolée par son père, pour un départ heureux et béni de la flotte. Combien la religion suscita de malheurs ! » Il faut distinguer la fausse piété, celle qui fait, notamment, couler le sang, et la vraie piété : « La piété, ce n'est pas se montrer souvent voilé et, tourné vers une pierre, s'approcher de tous les autels, ni se prosterner à terre, tendre ses mains ouvertes devant les temples des dieux, inonder leurs autels du sang des quadrupèdes, aux vœux enchaîner les vœux, la piété, c'est tout regarder l'esprit en paix (*pacata* [= *ataraxia*]) » (*De rer. Nat.*, V, 1998-1204).

Dans l'Eloge d'Epicure que Lucrèce fait au Livre I de son poème *De rerum natura*, il rend hommage à son maître pour avoir, le premier, délivré l'humanité de la crainte des dieux (superstition) : « La vie humaine, spectacle répugnant, gisait sur la terre, écrasée sous le poids de la religion (*oppressa gravi sub religione*), dont la tête surgie des régions célestes menaçait les mortels de son regard hideux, quand pour la première fois un homme, un Grec, osa la regarder en face, l'affronter enfin. Le prestige des dieux ni la foudre ne l'arrêtèrent, non plus que le ciel de son grondement menaçant, mais son ardeur fut stimulée au point qu'il désira forcer le premier les verrous de la nature. Donc, la vigueur de son esprit triompha, et dehors s'élança, bien loin des remparts enflammés du monde. Il parcourut par la pensée l'univers infini. Vainqueur, il revient nous dire ce qui peut naître ou non, pourquoi enfin est assigné à chaque chose un pouvoir limité, une borne immuable. Ainsi, la religion est soumise à son tour, piétinée, victoire qui nous élève au ciel. » (I, 62-79). En fait les dieux n'ont pas grand chose à voir avec les mortels. Lucrèce nous dit encore : « La nature absolue des dieux doit tout entière jouir de l'immortalité dans la paix suprême, à l'écart, bien loin des choses de notre monde : exempte de souffrance, exempte de périls, forte de ses ressources, sans nul besoin de nous, elle est insensible aux faveurs, inaccessible à la colère. » (II, 646-651) On opposera ici la conception stoïcienne des dieux, avec qui Epicure discute ici en filigrane, p. ex., l'*Hymne de Cléanthe à Zeus* : « O Zeus, le plus glorieux des immortels, toi qui as tant de noms (*poluônumos*), qui es éternellement tout-puissant, cause première de la nature, toi qui

régis toutes choses selon la loi, je te salue. Car il est juste que tous les mortels s'adressent à toi
() Je te chanterai donc et célébrerai éternellement ta puissance. C'est à toi que tout ce monde qui tourne autour de la terre obéit là où tu le conduis et c'est par toi qu'il se laisse gouverner. Tu tiens en tes mains invincible une arme double, la foudre enflammée qui toujours brûle ; car tout dans la nature frissonne de ses coups ; par elle tu diriges une raison commune qui court à travers toutes choses (...) Tu es si bien le suprême roi de l'univers que rien, sur terre, ô Seigneur, ne se fait sans toi, ni dans le ciel éthéré et divin, ni dans la mer (...) Ô Zeus, père de tous les biens, toi qui es enveloppé des sombres nuées et de la foudre, sauve les hommes de leur infortunée ignorance, chasse la de leur âme, ô père, et fasse qu'ils obtiennent la pensée sur laquelle tu t'appuies pour gouverner toutes choses avec justice (...) » (Cité par Stobée, *Eclo.*, I, 2, 12). A l'idée même d'adresser une prière à un dieu, Epicure répond encore : « Si Dieu voulait écouter les vœux des hommes, il y a longtemps que tous auraient péri, étant donné qu'ils demandent sans cesse beaucoup de choses qui sont nuisibles à leurs semblables » (*Us.*, 388). Et aussi : « Il est inutile de demander aux dieux ce que l'on peut se procurer par soi-même. » (*Ep.*, 65)